



Regards maristes

# La fidélité

## Sommaire

### Maristes aujourd'hui

- 2 — Échos, nouvelles
- 3 — Jour de fête, 23 juillet 1816 — 2016
- 4 — À propos de fidélité, deux questions à Pierre Grandry

### Histoire & spiritualité

- 5 — La fidélité de Colin, ou l'accueil de la grâce

### Contemplation

- 6 — La fresque de la Neylière

### Mosaïque

- 8 — Une fidélité sans promesse
- 9 — Le jour de la rentrée
- 10 — Un religieux fidèle ?
- 11 — À Ankhiri, par-delà la mort

### Dans la Bible

- 12 — Le mariage malheureux du prophète Osée

## Fidèle et en mouvement

**Lorsque nous avons, en équipe, arrêté le thème de la fidélité pour ce numéro, je n'avais pas encore saisi à quel point ce choix s'inscrivait dans un heureux timing.**

Cet été, certains d'entre nous ont pu vivre le renouvellement de la promesse mariste à Fourvière à l'occasion du bicentenaire de celle prononcée par douze jeunes séminaristes, parmi lesquels figuraient Jean-Claude Colin et Marcellin Champagnat. Ces festivités ont été précédées d'une semaine internationale des jeunes à Lyon, parallèlement à trois jours de rencontres européennes à La Neylière. Nous y avons été invités à parcourir symboliquement le chemin qui a mené les maristes de Fourvière à l'Océanie en passant par le Bugey ou encore Belley.

Au-delà du moment fort de convivialité et de rassemblement de la famille mariste, cet anniversaire était l'occasion d'afficher une fidélité à cette promesse fondatrice en même temps qu'un renouvellement porteur d'espoir et de mouvement à l'image de ces quatre cents jeunes qui arboraient « Dare to dream » (« ose rêver ») lors de la messe du 23 juillet.

Avec la rentrée, nous avons finalisé le numéro que vous tenez entre les mains. Il marque un tournant dans la vie de cette revue qui fête aujourd'hui ses dix ans d'existence. Que vous soyez simple lecteur d'un jour, ou fidèles lecteurs du premier jour, nous espérons que vous trouverez dans ce nouveau format

## Regards maristes

Le Comité de rédaction remercie chaleureusement toutes les personnes prêtes à enrichir la revue par leur contribution. Compte-tenu de l'espace disponible et de l'orientation du numéro, elle se permettra toutefois de réduire, de modifier, de sélectionner les textes reçus. Merci de votre compréhension.

Pour le prochain numéro de *Regards maristes*, nous avons choisi comme thème « **être citoyen** ». Pour nous, un bon texte doit être court, environ 1500 signes, dans tous les cas il fera moins de 2 000 signes. Merci à qui le pourra.

N'hésitez pas à nous communiquer vos réactions.

**Vous pouvez soutenir la revue en envoyant votre versement à *Regards Maristes*. Si vous souhaitez bénéficier d'un reçu fiscal (dons au-dessus de 50 €), veuillez libeller votre chèque à l'ordre de Région France de la Société de Marie en indiquant au dos la mention *Regards maristes* et le nom du bénéficiaire du reçu.**

- Pères Maristes - Région de France  
104, rue de Vaugirard 75006 Paris
- regards.maristes@gmail.com



François Drouilly, Corinne Fenet, Florent Nouschi, Didier Tourette, Béatrice Van Huffel, Alexandra Y. Boulet

Édité par la Région France de la Société de Marie, 104, rue de Vaugirard, 75006 Paris - 3 numéros par an - Responsable de la publication : Bernard Fenet ; Rédaction en chef : Florent Nouschi - Maquette : Frédéric Isasa (58), <http://isasa.free.fr> - Impression : CIA Graphic (58)

de revue une invitation réaffirmée à partager ces regards maristes qui vous sont proposés trois fois dans l'année. Je profite d'ailleurs de cette tribune pour en remercier tous les lecteurs mais aussi ceux qui en sont artisans, en premier lieu les contributeurs de textes durant ces années. Je souhaite également réaffirmer notre fidélité à l'esprit initial de cette revue : une mosaïque de Regards maristes portés sur des sujets de notre monde. Il faut y ajouter désormais la mission d'information des nouvelles de la famille mariste à ses amis, remplie jusqu'ici par le bulletin *Maristes*. Cette fidélité n'est, là aussi, pas incompatible avec un renouvellement, au contraire : renouvellement des lecteurs – et bienvenue à ceux qui nous rejoignent – renouvellement de la maquette, mise en ligne de l'historique des revues sur le nouveau site [www.maristes-france.org](http://www.maristes-france.org), ou encore nouvelle composition du comité de rédaction dont certains membres nous ont rejoints récemment aux côtés de ceux qui sont fidèles depuis plus de dix ans à cette équipe.

Vous l'aurez compris, il s'agit de renouveler tous les jours notre engagement pour tendre vers le « toujours ». C'est la condition d'une fidélité en mouvement, ancrée dans le réel, et qui ne soit pas sclérosée car uniquement tournée vers le passé. Pour aujourd'hui je vous souhaite donc une bonne découverte de ce numéro et nous attendons avec hâte vos éventuelles réactions par courrier... ou courriel. À bientôt.

Florent Nouschi,  
laïc mariste

## Maristes aujourd'hui

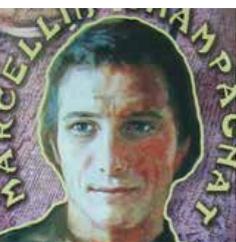
**Échos** \_ La grande famille mariste (Pères, Frères, Sœurs, Sœurs Missionnaires, Laïcs) s'est rassemblée le 23 juillet dernier à Lyon pour célébrer **le bicentenaire de « la Promesse de Fourvière »**, acte fondateur de la Société de Marie. Promesse prononcée un jour de 1816 par douze séminaristes enthousiastes... Promesse renouvelée en cet été 2016 à la Basilique de Fourvière par des centaines de voix maristes venues du monde entier. Ce jour de fête a été précédé de nombreuses rencontres : Semaine internationale des jeunes à Lyon, Relais mariste européen à La Neylière, et multiples rassemblements dans le monde entier. L'occasion pour tous de revisiter et vivre concrètement leur engagement mariste.

**Nouvelles** \_ Deux actions de formation sont en cours ou en projet. Celle, intitulée **Aux sources de l'Avenir**, et qui se décline en quatre week-ends va redémarrer en janvier 2017 (renseignements auprès de M-C Grulier : [marie-claude.grulier@wanadoo.fr](mailto:marie-claude.grulier@wanadoo.fr) ou 06 70 29 60 15).

\_ Une autre, plus locale, est en train de se mettre en place sur l'aire toulonnaise. Il s'agit d'un **Parcours de formation à la spiritualité mariste**. Il est proposé dans les trois établissements scolaires maristes ainsi qu'au Centre Culturel et Spirituel Mariste de Toulon (pour tout renseignement, s'adresser à Michel Macquet : [macquetm@yahoo.fr](mailto:macquetm@yahoo.fr) ou 06 28 06 23 76).

\_ Enfin le Comité d'Animation de l'Association des Maristes Laïcs vous invitent d'ores et déjà à son **grand rassemblement de Pentecôte**. Ce sera à la Neylière du samedi 3 juin 2017 (14h) au dimanche 4 juin (14h). Le thème en est : *Et si on osait la fraternité ?* Accueil des petits et des grands, apport, partage, spectacle, temps convivial sont au programme (s'adresser à Bernard Fenet : [maristeslaics@gmail.com](mailto:maristeslaics@gmail.com) ou 06 11 66 34 25).

\_ Dernière information à noter dans vos agendas dès maintenant : proposition du 20 au 26 août 2017 d'**une semaine intergénérationnelle « Relais Mariste »** (randonnées, ateliers, partages...) entre Toulouse et Montpellier. Plus d'information sur la page Facebook Relais Mariste.



# Jour de fête

23 juillet 1816 — 23 juillet 2016

## Renouveau de la promesse Basilique de Fourvière

*Nous, religieux, religieuses, laïcs réunis aujourd'hui  
 à Notre-Dame de Fourvière,  
 comme les premiers Maristes  
 nous apportons le meilleur de nous-mêmes  
 pour la plus grande gloire de Dieu  
 et pour l'honneur de Marie, la mère du Seigneur Jésus.*

*Nous sommes décidés à poursuivre l'œuvre de Marie  
 dans la famille qui porte son nom.  
 Nous nous reconnaissons appelés à continuer de dessiner dans l'Eglise  
 son visage marial pour le monde de ce temps.*

*Nous voulons être porteurs de miséricorde, de vie et d'espérance  
 auprès de toutes celles et ceux qui attendent  
 des frères et des sœurs sur leur chemin.  
 Nous serons particulièrement attentifs aux plus démunis  
 et aux plus éprouvés de nos frères.*

*Nous désirons ainsi contribuer, avec nos moyens,  
 à rendre l'Eglise aimable, ouverte et fidèle à l'Évangile.*

*Nous acceptons d'avance les adversités et les épreuves  
 qui se présenteront dans cet engagement,  
 avec l'inconfort, l'insécurité et le risque qu'il pourra entraîner.*

*Nous nous reconnaissons bien petits,  
 et nous redisons notre entière confiance en Dieu et en Marie.  
 A Dieu, par Marie, nous demandons la force  
 d'être fidèles à ce que Dieu attend de nous.*



# À propos de fidélité, deux questions à Pierre Grandry

**Pierre aime à se définir comme saltimbanque. Auprès de son complice Raphaël Maillet, il est l'auteur, metteur en scène et comédien, de *Sherlock et le dossier mariste*, actuellement en tournée dans les établissements scolaires sous tutelle mariste.**

**Regards Maristes – Un certain nombre de vos spectacles sont des commandes d'association ou de familles religieuses. Vous vous mettez à leur service pour donner la forme d'un spectacle vivant à ce qui leur tient à cœur. Comme auteur, quelle est votre expérience du lien entre la fidélité – à la commande, à des attentes, à une histoire – et la créativité ?**

C'est toujours une gageure que de vouloir répondre à l'invitation de mettre en spectacle une histoire vraie qui a donné sa raison de vivre à des centaines de femmes et d'hommes qui se sont engagés corps et âmes derrière une ou un fondateur religieux – histoire dont je l'avoue je n'ai jamais entendu parler auparavant. Et c'est un long chemin qui s'ouvre, fait de lectures, de rencontres, de discussions, de réflexion, de patience... et de doute !

L'attente des « commanditaires » est souvent de profiter d'un jubilé ou d'un grand anniversaire pour faire partager à un plus grand nombre le souffle qui les anime, mais faire aussi visiter leur histoire par un tiers et d'une façon si possible originale . Bien entendu il faut rester fidèle à l'histoire tout en en faisant un récit qui parle aux femmes et aux hommes et aux jeunes d'aujourd'hui, un spectacle ludique qui n'ait pas l'air d'une conférence. C'est aussi une manière de profiter de l'invitation du Concile Vatican II faite aux congrégations de revisiter leur histoire. La plus belle réussite réside dans les



réflexions faites après coup par les intéressés eux mêmes : « je redécouvre notre fondateur » ou « je n'avais pas vu les choses comme cela, mais cela redynamise ma réflexion... » Je m'aperçois que souvent en empruntant des chemins de traverses qui semblent à mille lieues du propos à défendre, je me retrouve au final répondre fidèlement à la tâche qui m'était proposée.

**RM – D'une manière générale en tant que comédien amoureux des grands textes, pour vous, qu'est-ce qu'être fidèle à un texte, un auteur ?**

J'ai eu la chance de « jouer » de grands monologues : la Chanson de Roland, la Genèse ou encore des textes de

Péguy. Ces textes, je les ai repris à plusieurs années de distance avec chaque fois un accompagnateur musicien différent. J'en ai ainsi réalisé plusieurs « versions » qui, je crois, étaient toutes fidèles au texte, mais qui le donnaient à entendre de différentes manières. C'est un peu comme en religion : nous essayons tous d'être fidèles, mais toujours en fonction de ce que l'on a compris, comme on l'a compris. C'est parce qu'il est fidèle à ce qu'il croit que Jean-Claude Colin interdit aux professeurs de lire le journal *l'Avenir*, mais c'est parce qu'il est aussi fidèle à Jésus Christ que Lamennais le fait paraître !

# La fidélité de Colin, ou l'accueil de la grâce

**Promettre et puis tenir.  
Et pas seulement tenir,  
mais construire, agir,  
déployer la promesse.**

... C'est bien là que se joue la fidélité, dans cette étendue du temps, avec les tribulations qui l'accompagnent forcément. Jean-Claude Colin a dû se le dire alors que les semaines, les mois, puis les années s'écoulaient après le moment de la promesse solennelle de Fourvière le 23 juillet 1816. Six années passeront avant les démarches début 1822 qui initieront la première réponse de Rome aux aspirants maristes. Et quatorze autres à remuer ciel et terre, Rome, évêques, nonce et prélats, avant que la Société de Marie soit officiellement reconnue par le décret d'approbation signé du pape Grégoire VII le 29 mars 1836. De la douzaine de jeunes et fervents séminaristes signataires de la Promesse du 23 juillet 1816, seuls quatre – Jean-Claude Colin, Marcellin Champagnat, Étienne Déclas et Jean-Baptiste Teraillon – se retrouveront parmi les premiers membres de la Société de Marie vingt ans plus tard lors de la réunion à Belley des 20-24 septembre 1836.

Parmi ceux qui s'attacheront à mettre en œuvre la promesse quoi qu'il en soit des obstacles, Marcellin Champagnat, fidèle et déterminé à n'en pas douter. Dans une époque de l'histoire de l'Église de France où les aspirations à fonder des groupes religieux sont nombreuses, les autorités ecclésiales ont choisi une attitude de réserve : « attendre, interdire les vœux prématurés, favoriser avec le temps l'assimilation du groupe à une congrégation existante. » D'où la dispersion entre plusieurs diocèses des jeunes prêtres récemment ordonnés, la plupart abandonnant peu à peu le projet. Nommé le 1<sup>er</sup> août à La Valla,

profondément marqué dans le courant de l'automne par la confession d'un enfant mourant, Marcellin Champagnat entraîne avec lui les deux premiers postulants des frères dès le 2 janvier 1817, date retenue pour la fondation des petits frères de la Société de Marie. L'adversité se dressera et forcera cependant au fur et à mesure des créations d'écoles. Incompris, dénoncé comme fondant une congrégation sans autorisation, il se verra sommé en 1822 de réunir ses frères à un autre groupe. Champagnat refusera et sera menacé des censures ecclésiastiques ; il ne sera sauvé que par l'arrivée providentielle en 1824 d'un nouvel évêque, M<sup>gr</sup> de Pins, qui prendra l'œuvre sous sa protection.

Le Père Courveille de son côté, persuadé d'être plus que les autres porteur d'une mission de fondateur et supérieur, s'activera également sans relâche à Rive-de-Giers, Saint-Clair, puis Feurs.

Quant au Père Colin – probablement le plus effacé des signataires du 23 juillet – nommé vicaire de son frère Pierre à Cerdon, dans le diocèse de Belley, il entre dans une période d'enfouissement, d'obéissance au réalisme du quotidien et d'espérance priante. Rien ne semble se passer à Cerdon avant 1823, aucune communauté proprement dite contrairement aux diverses réalisations des Pères Champagnat et Courveille. Et pourtant c'est bien là que se sont passés les événements décisifs pour l'avenir de la Société tout entière (J. Coste). Fidélité à l'appel intérieur, à ce « voilà qui me va » qu'il s'agit de mettre en œuvre dans une démarche qui non seulement réclame de demeurer en relations vivantes avec d'autres, mais avant tout d'approfondir le lien noué avec la véritable fondatrice, première et perpétuelle supérieure : la Vierge Marie.

Que se passe-t-il dans la tête et le cœur du Père Colin ? Dieu seul le sait... et Notre Dame bien sûr. Mais peut-être un peu aussi Jeanne-Marie Chavoïn, présente au plus près dans ces premières années à Cerdon où elle est devenue gouvernante des deux pères Colin après l'appel de Pierre, le frère si avisé et essentiel.

Le Père Coste, historien de la Société de Marie, parle de la période des « grâces de Cerdon ». La fidélité de Colin n'est pas celle d'un homme tendu et tenu par sa volonté propre. Lui le discret et timide séminariste de Saint Irénée, le pâle et rigoriste jeune vicaire, se laisse pétrir et guider par une puissance supérieure à la sienne. Sa fidélité est une grâce qu'il accueille et sert de toute son âme et de toutes ses forces, tout comme l'écriture des futures constitutions de la Société de Marie lui apparaît comme un acte d'obéissance, habité qu'il était du sentiment profond de son incapacité.

Ces vingt années qui séparent la Promesse de l'approbation de la Société de Marie sont un temps d'approfondissement de la fidélité à une impulsion de départ autant qu'à un horizon. Jean-Claude Colin se sent habité d'une « certitude confiante », « d'un mouvement intérieur presque irrésistible », une « poussée d'en haut ». « L'hésitant petit Colin » – selon le mot de Donal Kerr, un autre historien mariste – se sait façonné par les mains du potier. Contre toute attente, mais avec le soutien constant de Marcellin Champagnat, il devient le père spirituel de ses confrères aspirants maristes. Un véritable fondateur naît, puis un supérieur qui ne cessera de se référer à ce temps de grâces de la fidélité première.

Alexandra Yannicopoulos Boulet,  
laïque mariste

# La fresque de la Neylière

**Marie à l'Annonciation...** je regarde l'ange.  
Perpendiculaire : il est là et il vient d'ailleurs. Personnage céleste.  
Il porte la lumière. Marie à genoux. Les yeux grands ouverts.  
*Je suis la servante du Seigneur. Qu'il m'advienne selon ta parole.*  
La Parole qui déjà germe visiblement dans son ventre. Se déploie.  
À l'inverse d'un nourrisson replié.

**Marie à Nazareth...** le personnage céleste et la lumière ont disparu.  
Mais ils restent bien trois : le chiffre divin de la relation.  
Marie, Joseph et leur enfant. Famille ordinaire.  
*Tandis que Marie conservait avec soin toutes ces choses dans son cœur.*

Et n'oublions pas, en contemplant l'icône,  
que c'est elle d'abord qui nous contemple.  
Marie nous présente son enfant. Elle nous l'offre.  
Et nous voilà pris dans l'histoire, transformés en Syméon ou en Anne.  
En bergers ou en mages.  
Prendrons-nous dans nos bras l'enfant que Marie nous tend ?

**Marie à Jérusalem...** mais déjà l'enfant s'est évadé des bras.  
Déjà il est ailleurs. Marie ni Joseph ne sont là. Ils le cherchent.  
*Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ?*  
*Vois ! Ton père et moi, nous te cherchons angoissés.*  
*Comment se fait-il que vous m'avez cherché ? Ne le saviez-vous pas ?*  
*C'est chez mon Père que je dois être.*  
Quel est donc cet autre Père dont le Fils se réclame ? Efface-t-il donc sa  
propre mère pour qu'on ne la voie plus sur l'image ?

**Marie à Cana...** la naissance de l'Église,  
la naissance des disciples, notre naissance.  
Voilà qu'il a besoin de nos jarres de terre.  
Besoin de l'insipidité de notre eau pour en faire le vin de la fête.  
Nous ne l'inventons pas.  
C'est Marie qui nous le dit : *Tout ce qu'il vous dira, faites-le.*  
Jour de fête. Nous laisserons-nous faire ?

**Marie au Golghota...** et au jour sombre du malheur.  
Agenouillée comme au jour de l'Annonce. De l'annonce de la naissance.  
Songez ! 33 ans seulement : ce n'est rien pour une mère !  
De l'accueil de sa vie à l'endeuillement de sa mort. 33 ans. Seulement.  
Elle ne sait pas encore, femme ordinaire, que le bois qu'elle serre est d'une autre essence que celui du berceau.  
Celui qu'avait fabriqué Joseph. Elle ne sait pas encore : c'est pour ça qu'elle a les yeux fermés.  
Mais ce qu'elle sait, de savoir instinctif de mère et de mère qui voit mourir son enfant, c'est que, s'il n'est plus là...  
c'est qu'il est ailleurs. La croix est vide déjà.  
C'est alors que celle qui a tellement donné nous est, comme son fils, livrée. Et par son fils, confiée.  
Pour qu'elle prenne soin de nous.  
Pour qu'à notre tour nous prenions soin de toute souffrance.  
*Voici ta mère.*





Fresque visible à La Neylière (Pomeys, 69) au dessus de la tombe du Père Colin. L'œuvre a été réalisée à la fin des années 60 par Chantal Dessirier dans un style directement inspiré de la statuaire océanienne.

### Marie à la Pentecôte... elle se dresse.

Ressuscitée à son tour. Première des disciples. Éclatante de joie.  
 Elle lève les bras pour nous accueillir. Elle lève les bras pour nous entraîner.  
 Elle lève les bras pour nous inviter au chant.  
 Sa bouche s'est réouverte au Magnificat.  
 Elle n'a plus besoin de l'ange, porteur de lumière. Elle-même est lumière.

Les disciples sortent à leur tour de l'ombre.  
 De l'ombre de la mort et de celle de la peur. De l'ombre de la croix.  
 Ressuscités, eux aussi. Lumineux, à sa suite.  
 À la suite de son premier-né. Et tels des nouveaux-nés.  
 Renaîtrons-nous avec eux ?

# Une fidélité sans promesse

**C'est un fait, on ne peut évoquer la fidélité sans penser à l'amour conjugal.**

Fidèle, on l'est, mais surtout on cherche à le rester, les yeux rivés sur la promesse à laquelle il faut se tenir malgré les tentations et les appels du désir. Promettre de s'aimer, c'est bien la seule façon de s'aimer, c'est-à-dire reconnaître que, du point de vue de l'amour, nous serons toujours des amateurs. Cette reconnaissance est bien sûr celle de notre incapacité à aimer, à nous hisser dans l'attitude de l'effacement de celui qui dit : « après vous. »

Ainsi, ce n'est pas parce que j'aime que je suis fidèle, c'est toujours parce que je n'aime pas encore, parce que je n'aime pas assez et que le temps m'apparaît comme tendu et animé par cette promesse d'aimer mieux. Être fidèle, c'est se dire que l'on n'aime pas assez, c'est vivre l'amour comme une promesse d'amour renouvelée. Il est ainsi plus juste de dire que c'est parce que je suis fidèle que j'aime, mais il n'échappe à personne que ce n'est pas encore cela : bien des fidélités s'abreuvent aux eaux troubles de l'honneur et de la vanité. Au fond, la fidélité n'est le signe de pas grand-chose, il faut lui préférer la promesse d'aimer redite dans l'instant, qui est à la fois une urgence et un rehaussement de soi demandé à chaque instant. C'est à juste titre que nous considérons la fidélité comme une valeur.

Or, sur ce terrain des valeurs, il apparaît que nos contemporains marquent une préférence pour la sincérité, comme si la fidélité avait quelque chose de fossilisé, de durci,

de dépassé, pire, comme si elle nous installait dans une structure de mensonge. Ce qui compte dès lors, ce n'est pas tant d'être fidèle que de dire ses infidélités. Naïveté touchante car chacun ne peut s'empêcher de vouloir être aimé au-delà des contingences de la vie. De là ces sourires faux et ces confessions fausement décontractées qui peinent à cacher de vraies détresses. Jamais le « on reste ami » ne rendra la sincérité joyeuse.

Il faut cependant entendre ce que l'on tente de nouer dans ce « on reste ami ». L'amitié nous livre un modèle de fidélité délivré des pressions de la promesse et du contrat, délivré aussi de ce geste prométhéen qui consiste à vouloir se rendre maître du temps et des circonstances. L'amitié ne lie par aucun contrat, elle n'accomplit pas le geste solennel de la promesse, elle ne ritualise pas la fidélité en se montant du col, elle n'inscrit pas de noms au bas d'un parchemin. Lorsque l'on parle des amitiés fidèles, de leur saveur particulière, de cette présence inimitable qui émane des amitiés indéfectibles, de quoi parle-t-on ? De ce qui lutte le plus radicalement contre le sentiment de la déréliction, contre l'impression

d'abandon que la relation amoureuse, dans son exclusivité, ne cesse de raviver ; l'expérience du mariage n'est pas celle d'une dilution de l'individualité mais celle d'un approfondissement de la solitude. C'est une richesse devant laquelle on se sent toujours trop pauvre et démuné, c'est une fidélité qui ne cesse d'être inquiète et douloureuse. Et c'est alors que vient la fidélité sans promesse de l'amitié fidèle, celle qui nous fait dire : « Ici, quelqu'un confirme ma présence », celle qui n'a pas cherché à éprouver le temps mais qui est au contraire le résultat heureux de son épreuve, celle qui ne parie pas sur le temps mais installe plutôt dans l'espace une multitude de lieux de secours, des petites planches de salut dont la contemporanéité renforce la joie d'exister. Et ce n'est pas un hasard si, le jour de leurs noces, les jeunes époux sont invités à faire une place à leurs amis au sein de leur futur foyer. À la fidélité inquiète de l'amour conjugal s'associe ainsi la fidélité sereine de l'amitié qui donne du courage pour aller plus loin.

Bruno Roche,  
professeur de philosophie  
à Sainte-Marie (Lyon)

## Les questions qu'on s'est posées pour vous

### Plusieurs pistes de réflexion proposées

- 1 — Pourquoi durer ?
- 2 — Peut-on être fidèle et libre en même temps ?
- 3 — La fidélité : un projet ?

# Le jour de la rentrée

**Le jour de la rentrée, élèves et professeurs se rencontrent pour la première fois.**

Ils vont passer une année ensemble, et ce temps partagé doit les conduire à un résultat, où chacun pourra prendre la mesure d'un progrès. Progrès rendu possible par la fidélité respectée de part et d'autre à un engagement et par la confiance qui naîtra de ce travail commun.

Le maître est fidèle à son rôle d'abord dans l'apport exigeant des connaissances, des savoir-faire, des méthodes d'approche et d'appropriation du savoir, qui vont permettre à l'élève de maîtriser et de réutiliser ses découvertes. Il l'est aussi quand il poursuit ses apprentissages personnels,

parfois au prix d'éventuelles remises en question. Mais il n'est pas fidèle tout seul. À l'école, la confiance va naître et s'établir dans la vie relationnelle.

L'enseignement se fonde sur des échanges qui supposent un contrat reconnu et respecté. Elèves et professeurs, en ces premières rencontres du début de l'année, ne se connaissent pas encore. Ils vont devoir apprendre, en même temps que le « rudiment », à se connaître, à trouver des moyens de transmission pour les uns, d'acquisition pour les autres. Dans une adaptation réciproque aux talents, aux difficultés, aux humeurs parfois, des gens en présence. Les élèves arrivent, avec leurs projets, leur passé scolaire et leur histoire personnelle. Ils vont devoir travailler avec un inconnu (ou une), dont les méthodes et la

personnalité sont pour eux nouvelles ; le professeur, lui ou elle, devra ouvrir les oreilles et les yeux pour bien percevoir la réalité diverse de ce nouveau public. Et c'est dans cette rencontre que devra s'exercer le respect de l'autre, de sa liberté, de son originalité.

La pédagogie, cet art de la conduite des enfants, peut proposer une approche dans cette relation entre l'élève et le professeur, fondée sur la fidélité à des convictions d'humanisme et de service. Les « Avis aux maîtres » du Père Jean-Claude Colin, comme d'autres traditions pédagogiques, ont traversé le temps, et nous semblent à ce propos, une excellente lecture, à reprendre régulièrement.

Marie-Claire Rougnon  
ancienne enseignante dans un lycée mariste



# Un religieux fidèle ?

**Voilà plus de cinquante ans, je me suis engagé dans la vie religieuse par une profession publique : suis-je un religieux fidèle ?**

Les Constitutions de la société de Marie rappellent à chaque religieux la fidélité qu'il doit à sa vocation mariste (n°14), à l'esprit de prière (n°120), à l'esprit de Marie (n°147), à l'esprit de la société de Marie (n°177), à l'Évangile (n°226)...

Et comme si cet engagement ne suffisait pas, ces mêmes constitutions nous font souvenir de « l'engagement radical » à suivre le Christ, à vivre l'esprit des Béatitudes, en particulier en observant les trois vœux de la vie religieuse : les vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Le vocabulaire utilisé dans ces textes officiels ne laisse aucune place à l'interprétation : le vœu de chasteté exige... l'obéissance est une manière radicale de suivre le Christ. Et le vœu de pauvreté prend modèle sur la première communauté chrétienne, lorsque les frères mettaient tout en commun.

Voilà pour l'idéal. Ma fidélité répond-elle à ces exigences ? Suis-je fidèle à chacun de ces vœux ? J'en doute. Non, ma pauvreté n'a rien à voir avec celle des SDF qui garnissent les trottoirs parisiens et que je rencontre chaque matin lorsqu'ils mettent de l'ordre dans leur « chambre à coucher » : vieux cartons, toiles et couvertures dont un chien ne s'accommoderait pas pour dormir. Mon obéissance au pape (n°102) n'a jamais failli. Je reconnais qu'elle est plus aisée que l'obéissance à un supérieur caractériel. Quant à la chasteté, si je n'ai pas franchi la ligne rouge de la mise en ménage, je suis loin de manifester à l'égard des autres un véritable amour fraternel...

Alors la fidélité serait-elle de l'ordre de l'utopie, de la bonne conscience, une sorte d'engagement pris une bonne fois pour toutes, solennellement, et qu'on range ensuite au placard ?

On peut voir les choses autrement. La pauvreté par exemple : j'aime bien la voir du côté de la réalité quotidienne, c'est-à-dire du mouvement, du changement. Certes elle nous met en garde face à la tentation du moment : acheter, dépenser, sans trop de raison. Mais elle me demande aussi de reconnaître ma propre pauvreté, et celle des autres, celle de mes frères. Et ce n'est pas le plus facile. En général je me sens plus coulant, plus compatissant pour juger de la mienne plutôt que celle des autres. Être pauvre toute ma vie, c'est accepter mes limites, entendre ce que les autres disent ou pensent de mon attitude et l'accepter. Et plus profondément encore c'est m'accepter tel que je suis, en reconnaissant une fois pour toutes que je ne changerai pas. Et aussi que les frères les plus proches ne changeront pas et qu'il me faut non pas les supporter, mais les aimer et me faire « supporter » de mes frères comme on l'est d'une équipe de rugby. Par expérience, je peux dire que c'est plus difficile que de se priver d'une séance de cinéma. Et puis viendra le temps des dépendances, des limites

physiques, psychologiques. Et il faudra, encore à ce moment là, faire vœu de pauvreté.

Être fidèle ce n'est pas facile, cela demande de la persévérance : d'où l'insistance des constitutions maristes sur la prière. On n'est pas fidèle à la force du poignet. C'est même sans doute lorsqu'on croit que l'on va maîtriser sa vie, la diriger par sa propre volonté qu'on risque le dérapage non contrôlé. Comme chacun de nous, je suis le témoin de la séparation dans les couples, de leur divorce. Il me semble que dans la vie religieuse, de façon plus subtile et plus dangereuse on peut continuer de faire comme si, sans prendre trop de risques.

Ma fidélité se construit chaque jour, non pas dans la performance mais dans la confiance en Dieu, non pas comme un « challenge » personnel mais avec des frères. Elle se vit dans l'espérance qu'au dernier jour, le Père viendra à ma rencontre, et il me prendra dans ses bras avant que je ne puisse dire : « Père j'ai été infidèle, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils... »

François Drouilly,  
Père Mariste

Le rite de prostration, lors d'une ordination comme lors des vœux perpétuels d'un religieux ou d'une religieuse, signifie l'abandon total à Dieu et la confiance dans la communion des Saints pour y demeurer fidèle. Ici, lors de l'ordination du Père mariste Daniel Fernandez Alcaraz.



# À Ankhiri, par-delà la mort

« **Je t'ai prise comme épouse quand j'étais un jeune homme.**

*Tu étais chez moi quand j'ai exercé mes différentes fonctions. Tu étais chez moi, je ne t'ai jamais répudiée et je n'ai pas laissé ton cœur s'emplier de colère... Et tout ce que j'ai acquis et tout ce qui m'est revenu, ne l'ai-je pas reçu pour l'amour de toi, puisque je disais : J'agis selon ton désir ? ... Je ne t'ai rien caché pendant les jours de ta vie... Quand tu mourus, j'ai passé huit mois sans manger et sans boire... J'ai beaucoup pleuré avec les gens devant ma maison. J'ai donné du lin et des étoffes pour ton embaumement. Vois, après j'ai vécu seul pendant trois ans et je ne me suis pas remarié alors qu'un autre n'aurait pas hésité. »*

Voici les mots qu'adressait un veuf à sa défunte épouse Ankhiri, dans une lettre par-delà la mort, il y a environ trois mille ans en Egypte antique. Ils semblent entrer en résonance avec les scènes que nous découvrons dans la cuve du sarcophage de la prêtresse Djet-Mut, chanteuse d'Amon-Rê, roi des dieux. Ce cercueil de deux mètres de haut, en bois lambrissé et peint, est conservé dans les musées du Vatican, dont on oublie souvent qu'ils abritent une importante collection égyptienne. Comme d'autres conservés dans le Musée, le sarcophage de Djet-Mut, à peu près contemporain de la lettre précédente, provient de la grande nécropole de Deir el-Bahari, près de Thèbes. Cette nécropole était utilisée par les gens de la bonne société égyptienne.



Jean-Luc Gauchon,  
professeur certifié en histoire de l'art  
et professeur de mathématiques  
à Sainte-Marie (Lyon)



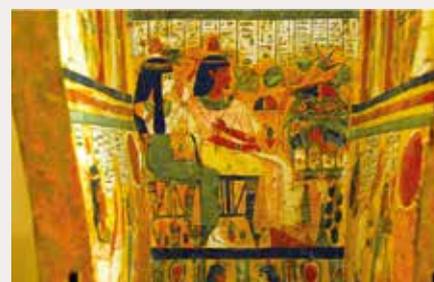
## Trois scènes détaillent les étapes du passage de la mort à la vie éternelle du couple

Dans la première scène de part et d'autre du signe de l'Occident (symbole de la tombe) sont dressées les momies des défunts : à droite Djet-Mut, à la carnation conventionnellement plus claire, et à gauche son mari Ânkhfenkhonsou. Devant chaque momie, on observe un (à gauche) ou deux (à droite) plateaux croulant sous les offrandes et un homme, portant une peau de léopard sur son costume, qui fait des libations : à gauche, c'est Ânkhfenkhonsou qui offre un bouquet de papyrus et verse de l'eau sur les offrandes ; à droite, le prêtre funéraire Padikhonsou asperge



les offrandes amoncelées et présente un vase d'encens. Tous, sauf la pleureuse agenouillée devant Djet-Mut, portent des cônes de graisse parfumée qui embaument en fondant lentement sous les rayons de Rê.

Au centre de la scène suivante, un cartouche posé sur un serekh (cadre rectangulaire évoquant une façade du palais royal) contient l'un des noms de Rê et est surmonté d'un atef (couronne formée d'une mitre entourée de deux plumes d'autruche) portant le disque solaire. De chaque côté un dieu Nil présente des offrandes essentiellement florales au-dessus d'un plateau chargé d'offrandes alimentaires ; sa couleur verdâtre et son ventre proéminent rappellent le rôle fondamental des



crues annuelles du Nil pour les terres désertiques du pays. Au-dessus de leurs bras se trouve la figure agenouillée et momifiée des défunts, un hiéroglyphe indiquant qu'il s'agit de leur ba, l'un des éléments constitutifs du mort qui présente la possibilité de pouvoir sortir du tombeau.

En dernier lieu, devant un plateau d'offrandes abondamment garni, se tient sur des chaises finement décorées le couple de défunts enfin revenu à la vie, éternelle cette fois. Djet-Mut passe un bras autour des épaules de son époux et protège sa nuque de sa paume levée, ce qui souligne le rôle important accordé aux femmes dans l'Egypte antique.

# dans la Bible

## Le mariage malheureux du prophète Osée

**Comment parler,  
de manière à être  
entendu et compris,  
de la fidélité de Dieu  
et de l'infidélité  
des hommes ?**

C'était déjà la question du prophète Osée, huit siècles avant Jésus-Christ. Il y a répondu en engageant sa propre vie. Il a pris pour épouse une femme qu'il aime, qui lui donne trois enfants, mais qui lui est infidèle. La voyant devenue une « femme de prostitution », il est empli de colère, de honte, de déception. Il énumère tous les moyens qu'il va prendre pour l'éloigner de ses amants et la châtier – ce qui n'est pas pour nous étonner dans la société du temps, qui autorisait la lapidation de la femme adultère.

Cette longue plainte, écrite dans une langue magnifique, et qui dit autant l'amour que la colère, se termine par ces mots : « *Elle courait après ses amants, et moi elle m'oubliait ! - oracle du Seigneur.* »

Alors nous comprenons que, certes, c'est Osée qui souffre, mais c'est de Dieu qu'il nous parle du même mouvement, de la souffrance de Dieu quand son peuple l'oublie. Comme nous sommes loin du Dieu impassible et immuable des philosophes et des anciens catéchismes ! Ici, par la bouche du prophète, Dieu rugit dans son amour trompé. Et que fait donc le peuple de si condamnable, pour qu'il soit comparé à une femme adultère ? Idolâtrie, corruption généralisée, absence de justice sociale, indifférence aux pauvres, irresponsabilité des élites politiques et religieuses... Est-ce le siècle d'Osée, ou le nôtre ?

Et alors survient le retournement :

« *Eh bien, dit Dieu, c'est moi qui vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur (...)*

*Je te fiancerai à moi par la justice et le droit, l'amour et la tendresse,*

*je te fiancerai à moi par la fidélité*

*et tu connaîtras le Seigneur. »*

(Os 2, 21-22).

Osée est le premier auteur biblique à avoir parlé de Dieu en ces termes. Il a inventé un nouveau langage pour dire Dieu, sa fidélité et sa miséricorde qui sont ses deux attributs inséparables.

C'est la racine hébraïque *âman* qui est traduite en français par *fidélité*. Elle peut signifier aussi *confiance*, *foi* et c'est d'elle que vient le mot *Amen*. Le sens premier de *âman* est celui de soutien solide et ferme, comme un roc, comme une mère : *Tes filles seront*

**« Eh bien, dit Dieu,  
c'est moi qui vais la séduire,  
je la conduirai au désert  
et je parlerai à son cœur (...)  
Je te fiancerai à moi  
par la justice et le droit,  
l'amour et la tendresse,  
je te fiancerai à moi par la fidélité  
et tu connaîtras le Seigneur. »**  
**(Os 2, 21-22).**

*portées sur le bras* (Is 60,4). Le sens dérivé indique la confiance que l'on peut avoir en celui qui s'est montré solide et sûr dans la durée ; cette confiance rend fort et même davantage : elle est force de salut. C'est ce que dit Jésus à ceux et celles qu'il remet debout : « Va, ta confiance t'a sauvé(e). » On est au-delà de l'image un peu statique ou conceptuelle que les mots *fidélité*, *foi* peuvent porter en français. Osée l'avait bien compris, en mettant cette confiance-fidélité au cœur de la relation entre l'homme et la femme, entre Dieu et l'humanité. En langage plus moderne : c'est parce que Dieu me fait confiance qu'à mon tour je peux avoir confiance en lui et en moi-même, suffisamment pour m'élancer encore et à nouveau sur le chemin de ma vie.

Béatrice Van Huffel,  
laïque mariste et théologienne